

# PROCÈS-VERBAL

CONTE

A. M. Laur

Un soir, au cours d'une discussion sur les femmes, Anatole Pichenard reçut une gifle d'un nommé Durand. Pichenard était un garçon naturellement indécis et incapable de prendre par lui-même aucune détermination. Il n'avait pas prévu que ce soir-là il recevrait une gifle : aussi fut-il très embarrassé, et comme Durand lui tendait sa carte, il la mit dans sa poche en murmurant de vagues paroles. Dans toutes les circonstances délicates, il avait coutume de consulter son vieil ami Adolphe, homme rassis et de bon conseil. Il se rendit donc chez lui. Par malheur, Adolphe venait justement de partir pour le Havre. Il lui adressa une dépêche ainsi conçue : « Reçu gifle à propos d'une discussion sur les femmes. Que faire ? Télégraphie. Réponse payée. »

Ce télégramme resta sans réponse, car par une fatalité étrange, Adolphe s'était embarqué du Havre pour New-York. Pichenard, qui ne reculait devant aucune dépense quand il s'agissait de son honneur, expédia la même missive à son ami par câble transatlantique. La réponse ne tarda pas à lui parvenir. « Suis en train de réfléchir à affaire, disait Adolphe. Gravez. Pas se décider à la légère. File sur San-Francisco. De là, enverrai mon avis. Attends. »

Cet échange de notes montre à quel point les deux camarades avaient confiance l'un dans l'autre.

A San-Francisco, Adolphe n'avait pas encore pris de résolution au sujet de la gifle de son ami. Il partit pour Yokohama où l'appelaient ses intérêts et dans une lettre émue conseilla à Pichenard la patience et la dignité.

Ces pérégrinations durèrent cinq ans. Adolphe mourut en arrivant à Suez, au moment de rentrer en France. Mais il n'avait pas oublié les lois de l'amitié. Et son testament contenait cette clause :

« Après mûre réflexion, je conseille à Anatole Pichenard, mon plus ancien ami, d'aller demander à la personne qui lui a donné une gifle des excuses publiques ou une réparation par les armes. »

Pichenard était indécis, mais il n'était pas poltron. Il rechercha la carte de Durand et expédia aussitôt deux témoins à l'adresse indiquée.

Durand, pendant ces cinq années, était tombé malade. Plusieurs médecins veillaient à son chevet et ne lui accordaient plus guère que quelques heures à vivre. Cependant il accueillit les deux témoins avec politesse et l'on rédigea un procès-verbal qui déclarait : « Que Durand se trouvant à la dernière extrémité, était par cela même dans un état d'infériorité évident, et que, par conséquent, il n'y avait pas lieu à rencontre. »

Les témoins et les docteurs signèrent. Sur ces entrefaites, Pichenard entra dans la chambre du moribond et les deux adversaires se réconcilièrent sur le terrain. Cinq minutes après, Durand exhala le dernier soupir.

GRAINDORGE.

## LES GRANDS GUIGNOLS

La déconfiture de la « Cavalleria Rusticana », au théâtre de l'Opéra-Comique, dépasse les menus incidents de la vie théâtrale et ne saurait être relatée sans commentaires. L'insuccès ne tient pas à des questions d'école, à des modes du goût; il résulte d'un sentiment d'esthétique commun à toute la critique musicale française. Car ce n'est pas un journal où la musicographie peut d'aventure appartenir à un écrivain de lutte, de passion et de parti pris; ce sont tous les journaux, d'un bout de la presse à l'autre, qui ont condamné ce pot-pourri engraisé de la dépouille de nos maîtres les plus connus. Wagneriens et éclectiques, harmonistes et mélodistes sont restés stupéfaits à l'audition de cette improvisation d'imagination puérile et de moyens grossiers. En effet, le compositeur naïf n'emprunte pas ses effets, — comme d'autres plus avisés, — à des sources peu fréquentées, il tire bravement ses idées de Gounod, il met *Faust* en coupe réglée, s'empare des principaux motifs, de la sérénade, de la ronde du veau d'or, qu'il arrange à sa commodité. On chercherait en vain, dans l'assemblage de cette pantomime mêlée de chants et de cris, une idée originale exprimée dans une forme de musique personnelle.

L'accueil plus que froid ménagé par Paris à un ouvrage chauffé dans trois cents villes, les protestations qui ont retenti par la salle de l'Opéra-comique n'avaient-ils été prévus ailleurs et discutés dans les conseils de l'éditeur Sonzogno; n'avait-on pas essayé de détourner l'orage imminent par un vent de puffisme extraordinaire? Une dépêche avait été envoyée peu avant la première à tous les journaux de Paris annonçant « qu'une cabale était montée par la triple alliance contre *Cavalleria Rusticana*, parce que Mascagni avait refusé d'aller conduire sa partition à Berlin. Une vive reconnaissance était due à Sonzogno, directeur du *Secolo*, journal ami de la France ». Sans doute les Parisiens ne sont pas tout à fait aussi bêtes qu'on le croit à Rome; dans tous les cas, ils ont accoutumé de séparer le patriotisme des questions d'art, la confusion de ces deux termes n'étant favorable ni à la patrie ni à l'art. Applaudir sans conteste les partitions débitées par l'éditeur Sonzogno sous prétexte qu'il dirige un journal ami de la France, — ce serait proclamer que le signe d'alliance consiste à vendre de la mauvaise musique.

Parti pris contre la musique italienne, vociféreront quelques-uns! Pas le moins du monde! Qu'un de nos théâtres musicaux, l'Académie nationale comme l'Opéra-Comique, se décide enfin à enrichir son répertoire del *Otello* de Verdi, nous serons les premiers à crier bravo! Mais nous ne permettrons pas qu'on nous impose, par des finesses grosses comme des poutres, la plus vulgaire rapsodie; nous n'acceptons pas la dénomination de drame lyrique donnée à une pièce qui répète, en aggravant tous les défauts de la manière, les plus surannées formules de l'ancien opéra.

Mais la *Cavalleria Rusticana* avait réussi partout, et le succès en certaines villes était monté à l'enthousiasme. J'ai essayé d'expliquer dans mon article, au lendemain de la première, les causes de cette fortune en Italie. Un drame déjà connu et passant pour œuvre remarquable de littérature, un sujet emprunté aux mœurs, aux coutumes nationales, une complaisance instinctive des oreilles du peuple à toutes les musiques aux mélodies faciles, aux rythmes aisément perceptibles, aux sonorités bruyantes. Mais comment cette action boursoufflée, cette mimique exagérée, cette partition indigente, cet orchestre maladroit avaient-ils pu conquérir le public viennois. Il m'a paru que l'abus de l'opérette, de ses effets et de ses cadences avait dû altérer le goût des auditeurs de la grande ville autrichienne et que familiarisés aux valse, aux mazurkas de Strauss, de Suppé, de Millocker, ils en retrouvaient l'odeur et la saveur en cet opéra à prétention dramatique.

Il est un autre ordre de considérations que provoqua la représentation de l'opéra de M. Mascagni sur la scène de l'Opéra-Comique. Si l'œuvre eût été de mérite, de valeur et d'étude, nous n'y eussions certes pas songé, mais sa pauvreté souleva toutes les objections. Voilà un jeune musicien italien qui même dans sa défaite sur notre scène lyrique se trouve plus heureux que les plus illustres maîtres français. A vingt-huit ans, il est entendu et discuté. M. Lalo a dû attendre d'avoir passé la soixantaine pour que son noble et grandiose ouvrage le *Roi d'Ys* parût sur la scène musicale. Reyer a gardé vingt ans *Sigurd* en portefeuille jusqu'à ce que le théâtre de la Monnaie de Bruxelles lui accordât l'hospitalité et fit ainsi la leçon à Paris. Par la mauvaise volonté, l'esprit routinier des directions théâtrales, les meilleures facultés de nos compositeurs restent sans emploi; ils s'épuisent; ils se découragent dans l'attente. Par hasard, un directeur de théâtre subventionné ouvre ses portes à un jeune homme de vingt-huit ans; et c'est un Italien, un auteur subalterne dépourvue d'inspiration, de force créatrice comme de science technique, qui est reçu dans la maison. Les hommes, jeunes, de talent de science, manquent-ils donc parmi les musiciens français, les disciples de notre Ecole de musique nationale? Sont-ils tous indignes d'entrer; pourquoi les directeurs n'ont-ils pas souci de ces compositeurs nouveaux? Voici Vincent d'Indy, d'un savoir unique, d'une magistrale puissance de style affirmés dans *La Cloche*, dans *Wallenstein*; il achève en ce moment son drame lyrique : *Fervaal*; quel directeur songerait à l'approprier à son théâtre? Parmi les plus récents, nous connaissons Marty qui travaille à un *Duc de Ferrare*, Gabriel Pierni, René, Georges Hue; nous les connaissons et tous les directeurs les ignorent, et ils sont tous heureux quand leur surgit l'occasion de se manifester en des conditions modestes à la Bodinière. A cinquante ans, s'ils sont sages, souples et adroits, ils verront de l'autre côté de la rampe le bâton de Danbé se lever sur l'exécution de leur premier ouvrage, à moins qu'ils ne soient obligés de franchir la frontière et d'aller solliciter l'hospitalité de la Monnaie. Ils ont le savoir; la science technique, ils savent penser et écrire sur la scène et dans l'orchestre et, dérision profonde, ils assistent au passage sur la scène subventionnée d'un improvisateur Italien primé par un éditeur qui veut rentrer dans son argent.

HENRY BAUER.

## NOS SUPPLÉMENTS LITTÉRAIRES

Sommaire du supplément de demain :

A propos de l'actualité

LE MÉLODRAME, par Auguste Vacquerie.

LE SHAKESPEAROMANE, par Maurice Bouchor.

Les conteurs célèbres

LES FRÈRES ROUDAZ, par Paul Hervieu.

Les conteurs nouveaux

SEVERIEN JOUSSE, par Jules Perrin.

LES TROIS PRINCESSES, par Gaëtan de Meaulne.

Les livres d'aujourd'hui et de demain

MACBETH, par Georges Clerc (préface d'Edmond Haraucourt).

TROIS LÉGENDES DE TAHITI, par Jules Desfontaines.

L'ÂME MODERNE, par Henry Bérenger.

Le Roman

CORNEBOIS, par Edgar Montell.

## PETITE BOURSE DU SOIR

DIX HEURES

30/0.....	95.40	Panama.....	63.13/16
30/0 nouv...		Hongrois.....	
Banque ottom.	555.62	Extérieure.....	
Turc.....	18.70	Egypte.....	
Rio-Tinto.....	452.50	Tharsis.....	

## ESPAGNES

VALENCIA DEL CID — LES PROCESSIONS

Après les rues, les squares poussiéreux, abandonnés, plantés d'arbres malades, avec des marchands de sucreries en plein vent, dont le commerce problématique demeure une des énigmes de l'Espagne; des gens bâtis en Hercule, les jambes nues, fièrement drapés dans la couverture de cheval dont le peuple, ici, fait son manteau, stationnent des journées, indolument assis devant une petite table, où sechent au soleil quatre ou cinq *general Prim* en caramel et autant de sucres d'orge; d'autres, aucun appel au client; de temps à autre, un cri guttural dont le marchand se gargarise comme pour son propre plaisir et c'est tout: un peu plus loin, dans une embrasure de porte, une paysanne emmitouffée de châles, crie pour l'amour de Dieu des billets de la Loterie!!! de ci, de là, des passants circulent, silencieux, sans hâte, sans un geste, avec une morgue triste, les yeux brillants comme du jais.

Nayrés, nous en arrivons à feuilleter notre guide: *Santa-Catalina*, ancienne mosquée. La tour est une des plus élégantes et des plus légères de Valence. — *Santos-Joanes*, on y signale les fresques de Palamino, des marbres de Gènes; *San-Salvador*, — *San-Bartholome*; l'autel du Saint-Sépulcre date, dit-on, du règne de Constantin-le-Grand, etc., etc.

On nous a vanté, à la *fonada*, l'hôtel du marquis de San-Andrés comme une des mer-